PAPAVOINE

L'ASSASSIN DES ENFANTS.

Les causes célèbres.

Papavoine!.... Nom demeuré sinistre et qui évoque le souvenir d'un des plus sombres drames judiciaires!.... Cette affaire eut un retentissement énorme, en raison de la froide ornauté avec laquelle le crime fut commis, et le cœur de toutes les mères tressaillit douloureusement, o and la nouvelle en fut connue. En effet, c'étaient deux pauvres enfants que l'assassin avait choisis pour victimes, deux innocents qu trouvèrent la mort sous le couteau d'un déséquilibré. Rien n'explique ce meurtre; tout démontre qu'il est l'œuvre d'un fou, d'un neurasthénique, poussé par une force que lui-même ne put expliquer.

Si la peine de mort doit être appliquée aux criminels conscients, responsables de leurs actes, il en est d'autres qu'il faut confier à des spécialistes. De nos jours il n'y aurait pas eu un doute. En 1825, les jurés ne virent en Papavoine qu'un criminel qui avait mérité la mort.

Le dimanche matin 10 octobre 1824 de nombreux promeneurs se dirigeaient vers le bois de Vincennes, malgré le temps orageux. Parmi eux se trouvait une jeune femme vêtue comme une ouvrière aisée, accompagnée de deux petits garçons—l'un âgé de cinq ans, l'autre de six. En entrant dans le bois elle croisa une autre femme, vêtue de rose, qui lui demanda si ses deux enfants étaient jumeaux; elle joua avec eux, les embrassa et continua son chemin.

Regardant cette scène, un homme, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'en haut et coiffé d'un chapeau recouvert d'un crêpe, s'était arrêté. Il croisa la femme en rose un peu plus loin et lui demanda: "Vous connaissez ces enfants que vous venez d'embrasser?" Surprise, elle répondit: "On peut bien faire des caresses à des enfants qu'on ne connaît pas." Puis elle s'éloigna.

La mère remarqua bien la curiosité avec laquelle l'homme inconnu examinait ses enfants; elle le vit aussi parler avec la promeneuse, mais n'attacha à ce fait aucune importance et s'enfonça dans le bois par l'allée des Minimes. Les deux petits garçons jouèrent quelque temps avec le sable de l'allée, et, comme des gouttes de pluie commençaient à tomber, leur mère se dirigea avec eux vers un petit bal, sorte de guinguette en planches qui se trouvait être proche; elle voulait, en attendant la fin de la pluie, leur servir un léger déjeuner, qu'elle avait apporté.

Tout à coup, le personnage à la redingote bleue se retrouva devant elle, la figure décomposée, l'air étrange. Elle tressaillit et voulut fuir, mais il lui dit: "Votre promenade est bientôt finie."

La voix rauque de cet homme, son geste convulsif, son œil hagard, l'effrayèrent instinctivement. Elle voulut entraîner ses enfants, mais déjà l'homme s'était baissé vers le moins âgé des garçons et lui plongeait un couteau dans le cœur. Avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui venait de se passer, et croyant que l'individu avait donné un coup de poing à son fils, la jeune femme lui porta un violent coup de parapluie. Sans même paraître remarquer ce coup, il se précipita sur l'autre enfant et le frappa également au cœur, puis il disparut dans les taillis. La mère, voyant ses deux fils étendus à terre, baignant dans leur sang, poussa des cris terribles et s'évanouit.

Quelques promeneurs accoururent, et s'empressèrent autour de la malheureuse, qui, ayant repris ses sens, raconta le drame horrible qui venait de s'accomplir sous ses yeux. En hâte, l'éveil était donné; on fit fermer les portes du bois, que des gendarmes à cheval parcoururent en tous sens, avec ordre d'arrêter tout individu suspect.

Pendant ce temps, la jeune femme était transportée à Vincennes, où on l'interrogea longuement. Elle déclara se nommer Charlotte Hérin, être âgée de vingt-cinq ans, exerçant le métier de dentellière, rue de Vernenil, 58, et habitant Paris avec sa famille. Bien qu'elle ne fût pas mariée, elle était la mère des deux petites victimes, dont le père était M. Gerbod, fils du riche carrossier. Tous deux s'étaient liés en 1815 et avaient dû se marier, mais la famille Gerbod s'y était opposée, et, au moment du crime, ce jeune homme se trouvait en Belgique, où on l'avait envoyé dans le but de lui faire abandonner ses relations avec sa maîtresse. Néanmoins, il avait cru devoir reconnaître ses enfants, et leur faisait une pension alimentaire de 30 francs, versée à la demoiselle Hérin par un notaire de Vincennes. Cette pension cessa de lui être payée lorsqu'elle eut été rejoindre son amant à Bruxelles.

Les petits garçons avaient été placés dans un petit pensionnat de Vincennes, et, ce jour-là, 10 octobre, leur mère venait passer la journée avec eux et les faire sortir.

Sur l'insistance de Mlle Hérin, assurant que la femme en rose pourrait bien être complice du meurtrier, puisqu'ils s'étaient entretenus après que celle-ci eut embrassé les enfants, on la rechercha. C'était une demoiselle Malservait, marchande de modes à Paris. Ayant eu autrefois une liaison avec un nommé Fournier, il lui remettait encore de temps à autre quelques subsides et, comme ce dimanche-là il devait se rendre chez son frère, à Saint-Mandé, ils étaient partis ensemble de Paris et elle devait l'attendre à Vincennes. Cette histoire parut très vraisemblable, et Mlle Malservait ne fut point inquiétée. Elle reconnut avoir parlé avec l'homme à la redingote bleue, répéta sa demande et sa réponse, mais ajouta ne l'avoir jamais vu avant.

Le bruit s'était répandu dans Vincennes, du crime odieux qui venait de s'y commettre. Une dame Jean, épicière, vint dire qu'étant occupée à servir un verre de liqueur à la dame en rose, un homme répondant au signalement du meurtrier avait regardé avec attention sa cliente et s'était dirigé vers le bois en la suivant. Ils n'avaient pas l'air de se connaître. Peu de temps après, l'homme était revenu vers la boutique pour y acheter un couteau. La dame Jean n'en avait que par douzaine et ne voulait pas en vendre un seul. L'individu offrit d'en payer un plus cher pour ne pas avoir à prendre les onze autres; elle consentit, et il s'en retourna vers le bois.

L'assassin avait donc été vu par trois personnes! Le signalement qu'elles en donnaient était conforme. L'épicière ajouta même avoir remarqué que le crêpe de son chapeau était fermé sous une large boucle. Veuve depuis peu, elle avait fait attention à ces détails, lui rappelant son malheur.

Cependant les recherches se continuaient dans le bois. Or, dans une allée parallèle à l'allée des Minimes, un gendarme aperçut un homme qui causait avec un canonnier. Il s'approcha. Cet individu se troubla et pâlit à la vue du gendarme qui lui ordonna de le suivre: "Vous prenez l'autre pour moi", dit l'individu; je ne demande pas mieux que de vous suivre, mais vous perdez votre temps, et vous allez laisser échapper le vrai coupable.

Le canonnier déclara que l'homme arrêté venait de sortir d'un fourré, qu'il l'avait vu examiner ses vêtements avec soin, comme s'il cherchait à y découvrir quelque tache de sang, et qu'il venait de lui demander s'il n'avait pas la figure barbouillée. Quant à l'inconnu, il disait: "C'est abominable, d'avoir tué deux enfants. Si l'on a à se plaindre de quelqu'un, on le provoque en duel; mais, pour assassiner deux enfants, il faut avoir de grands motifs." Tous les trois se dirigèrent vers Vincennes, et le canonnier dut soutenir l'homme par le coude, en raison de la difficulté qu'il éprouvait à marcher.

On le mit aussitôt en présence des trois témoins. Mlle Hérin s'écria: "Voilà le monstre qui a tué mes enfants!" Mlle Malservait reconnut aussi le promeneur curieux qui lui avait parlé dans l'allée du bois, et Mme Jean déclara que c'était bien l'acheteur du couteau.

Interrogé, le meurtrier répondit avec beaucoup de calme. Il dit se nommer Papavoine et être né en 1783 à Mony, dans l'Eure, ce qui était exact. On eut bientôt, d'ailleurs, des renseignements complets sur l'assassin des deux enfants.

Son père, honorable fabricant de drap étant assez aisé, lui fit donner une bonne instruction; il le destinait aux emplois administratifs dans la marine. En 1803, il fut nommé commis extraordinaire à bord de plusieurs vaisseaux de l'Etat, puis il devint successivement commis de deuxième classe, quartier-maître, commis de première classe en résidence à Brest. Dans ces divers emplois, qui nécessitent un maniement de fonds considérable, une comptabilité stricte, Papavoine fit preuve d'un zèle et d'une probité au-dessus de toute critique. A la mort de son père, en 1823, la fabrique de drap se trouvait grevée de dettes représentant à peu près sa valeur. Mme veuve Papavoine, ne pouvant gérer seule ses affaires, son fils demanda sa retraite qui fut liquidée à 360 francs, et vint s'installer à Mony, où il s'occupa activement de débrouiller une situation difficile. Jusqu'alors, la fabrique recevait la commande de fournitures pour l'habillement des troupes. A la mort de Papavoine père, les traités ne furent pas renouvelés, ce qui mit les fabricants dans une situation très critique. Découragé, redoutant de ne pouvoir relever sa maison, Papavoine demanda à être réintégré dans son ancien poste. Il fit des démarches qui toutes échouèrent.

Il devint alors nerveux, taciturne, eut des insomnies, des hallucinations qui, jointes à une rétention d'urine, à de fortes douleurs d'entrailles et à un commencement d'asthme, altérèrent sa santé au point qu'on lui conseilla de faire un petit voyage. Le 2 octobre, il partit pour Beauvais, où il avait quelques parents et où il devait retrouver un nommé Branche, avec qui il avait des relations commerciales.

Le lendemain de son arrivée à Beauvais, il reçut de sa mère deux traités de l'administration de la guerre, en renouvellement de ses marchés. Il dut venir à Paris pour les faire régulariser. Le 6 octobre, après avoir emprunté quelque argent pour ce voyage, Papavoine descendit à l'hôtel de la Providence, rue Saint-Pierre-Montmartre, et se rendit chez des commerçants qui étaient ses correspondants. Il leur remit ses marchés, afin qu'ils les fissent timbrer. Il sortit peu jusqu'au dimanche 10 octobre. Ce jour-là, après un frugal déjeuner, il se dirigea vers Vincennes, afin de se distraire.

Après enquête, toutes ces déclarations furent reconnues justes; l'on ne put trouver aucune relation entre la mère des enfants et l'assassin, ni avec la famille Gerbod ou Mlle Malservait.

Sans se départir de son calme, Papavoine repoussa l'accusation qu'on portait contre lui. "Pour quel motif, disait il, aurais je tué ces pauvres enfants? Chaque acte a une cause. Or, quel serait le mobile qui m'aurait fait agir?"

On eut beau lui objecter les déclarations formelles des trois femmes, la trace visible sur son chapeau du coup de parapluie de Mlle Hérin, il persista à nier contre toute évidence, combattant ces preuves avec une rare lucidité et citant des exemples d'erreurs judiciaires.

L'instruction chercha à grouper de nouveaux faits. Elle établit que le caractère de Papavoine avait toujours été bizarre, concentré, taciturne, mais pourtant serviable et bienveillant. On ne découvrit nulle intrigue sérieuse, même dans sa vie de jeune homme. Très bien noté par ses supérieurs, envers qui il était respectueux, qui le considéraient comme un homme peu sympathique, mais excellent employé, sûr et paisible. Il avait écrit à sa mère pour lui demander d'autres vêtements et deux couteaux de table aiguisés et non fermant. On les retrouva à son hôtel. Papavoine n'était donc pas parti pour Vincennes avec l'intention de tuer.

MM. Gerbod père et fils furent interrogés; on fouilla toutes les relations de la famille sans découvrir le moindre indice; le crime paraissait avoir été commis sans motif. C'était inadmissible, et l'accusation ne pouvait y croire; elle voulait élucider ce mystère. Enfin, le 15 novembre, Papavoine avoua avoir assassiné les enfants, croyant, disait-il, tuer les Enfants de France.

Cette version ne pouvait se soutenir. Comment, en effet, le criminel aurait-il pu prendre deux jeunes garçons pour un garçon et une fillette; comment les Enfants de France se seraient-ils promenés en compagnie d'une ouvrière? Papavoine s'entêtait dans son explication, ajoutant qu'il voulait faire de grandes révélations en présence de la dauphine et de la duchesse de Berry; mais on rejeta sa demande.

Les actes de Papavoine devinrent d'une bizarrerie inquiétante. Il mit le feu à son lit, disant avec beaucoup de calme qu'il avait voulu tuer ses puces.

Quelques jours après, s'emparant d'un couteau laissé à sa portée, il en frappa un jeune prisonnier nommé Labiey, sous prétexte qu'il devait appartenir à la famille d'Orléans. Le jeune Labiey, d'ailleurs, fut vite guéri de ses blessures.

Dans ces nouveaux faits la justice ne voulut voir qu'une comédie destinée à faire admettre la folie.

On entama donc le procès, qui fut long et dramatique. Les dépositions de Mlle Hérin émurent toute l'assistance, et quand, à la vue des vêtements de ses enfants, elle s'évanouit en poussant un grand cri, beaucoup de femmes se prirent à pleurer, et plusieurs se trouvèrent mal.

Aux questions posées à Papavoine, ce dernier répondit invariablement: "J'ignore pourquoi j'ai fait cela. Je ne puis rien expliquer. J'ai dit que j'avais voulu tuer les Enfants de France, mais j'étais si las de la position qui m'était faite, que je me serais accusé d'avoir voulu tuer le Père Eternel, si j'y avais songé! Je ne sais comment ce malheur est arrivé. Je n'y avais aucun intérêt. J'ai dû avoir un moment de folie."

Malgré une très belle défense de Me Paillet, jeune avocat de talent, qui tenta de faire admettre la folie de son client, le montrant doué d'un tempérament de déséquilibré, sujet à des visions qui le laissaient fiévreux et d'une grande faiblesse, rempli de peur, ne voulant voir personne, s'enfermant chez lui des journées entières, etc.,—c'était un irresponsable, qu'il fallait simplement enfermer,—efforts perdus: les jurés ne voulurent voir en Papavoine qu'un criminel devant payer sa dette à la société, et ils le condamnèrent à mort.

A la lecture de l'arrêt, Papavoine se leva, très calme, et dit: "J'en appelle à la justice divine."

Il fut exécuté le 25 mars 1825, à quatre heures du soir.

VIEILLE NOBLESSE

A sept heures du matin, dix kilomètres après Pougues, mon moteur grippa. Il n'y avait qu'une chose à faire, puisqu'un rendez-vous urgent m'appelait le lendemain à Grenoble: c'était de laisser la voiture à mon chauffeur et d'aller prendre le train à Nevers.

Au moment même où je m'y décidais, une automobile arrivait vers nous. Nous voyant en panne, le conducteur arrêta. Je reconnus la 40-chevaux du prince de Géricourt. La veille, au Splendide Hôtel de Pougues, il dînait avec sa femme à la table voisine de la mienne.

De fait, ce fut bien lui qui descendit et m'offrit ses services. C'est un homme grand, d'une élégance irréprochable, et dont la figure, soigneusement rasée, à la façon anglaise, accuse l'énergie et l'intelligence. Son aménité me séduisit. Mis au courant de ma mésaventure, il me proposa aussitôt de m'emmener.

—Cela ne nous dérange nullement; nous allons à Aix-les-Bains. Grenoble est tout près, et par le chemin de fer....

Il insista avec tant de bonne grâce que j'acceptai.

La princesse de Géricourt, à laquelle il me présenta, allie tous les charmes de l'esprit à la distinction la plus raffinée. D'un abord un peu froid, presque intimidante à force de réserve, elle se détend à la longue, s'échauffe et devient elle-même, c'est-à-dire cordiale, simple, tout à fait bon garçon, suivant l'expression de son mari.

Placés l'un près de l'autre, au fond de la voiture, tandis que le prince et son mécanicien conduisaient alternativement, nous nous entendîmes bientôt à merveille. Beaucoup de relations nous étaient communes: les de Gray, les Cheverly, le duc de Compiègne, Mme d'Astour.... En outre, assidue à toutes les expositions, elle connaissait mes principaux tableaux et en discutait avec un sens artistique des plus remarquables.

Nous déjeunâmes à Mâcon. Je notai chez le prince plus de brio peut-être, mais moins de fond, une culture moins forte. Ainsi, quoique très épris de ma peinture, il en parla comme quelqu'un qui n'en aurait jamais contemplé le moindre specimen. Au demeurant, délicieux convive, grand amateur de bourgogne et le supportant bien.

Ce qui me frappa le plus, dans la jeune couple, ce fut son exquise simplicité. Chose fort naturelle, me dira-t-on. Certes, mais ne sommes-nous pas enclins, malgré nous, à croire qu'il est difficile d'être simple quand on porte un des plus grands noms de France, et que l'on possède la plus grosse fortune territoriale du pays?

Bref, ils me conquirent. La fin du voyage accentua notre intimité. La princesse s'y montra compagne délicieuse. Il faisait beau, le jour s'alanguissait dans la douceur d'un crépuscule admirable. Le son de notre voix s'émut.

Dirai-je qu'il y eut entre nous un peu plus que de la cordialité, et que sa manière d'être me permit de concevoir quelque espérance? Non, et cependant, pourquoi parlions-nous avec tant de gravité? Et quelle étrange harmonie de sentiments et de pensées nous fit vibrer devant les mêmes spectacles et mêla nos âmes dans une même exaltation!

A Aix on se sépara, mais il fut entendu qu'on se reverrait à Paris; d'ailleurs, la princesse désirait vivement que je fisse son portrait.

Je pris le train, j'allai à Grenoble, et, mes affaires terminées, je n'eus rien de plus pressé que de revenir à Aix. Avouerai-je cette faiblesse? La fréquentation des gens titrés ne m'est pas désagréable. Je suis de ceux à qui la particule impose encore une certaine déférence. Je déposai ma carte à la villa des Géricourt. Le lendemain je recevais une invitation à dîner pour le soir. Cette villa, ou plutôt ce palais, se trouve un peu en dehors de la ville, sur les premières assises du Mont-Revard. Des portiques à l'italienne l'entourent. Des valets en livrée en gardent le vestibule.

L'un deux me conduisit à travers une enfilade de salons jusqu'à une pièce plus petite où se tenaient un certain nombre de personnes. A l'annonce de mon nom un monsieur et une dame se levèrent et vinrent vers moi. Le monsieur me dit qu'il avait été très heureux d'apprendre par ma carte que j'étais de passage à Aix et qu'il se faisait honneur d'avoir à sa table un peintre dont il avait entendu parler avec éloge. Puis il me présenta à sa femme, la princesse de Géricourt, qui n'eut pas à mon égard moins de condescendance.

J'étais absolument interloqué. Le prince et la princesse ces gens-là! Ce petit gros homme commun et suffisant, et cette petite femme vulgaire et prétentieuse! Mais alors, les autres?...

Je n'osai rien dire et dus paraître quelque peu stupide. D'ailleurs, quand il fut bien constaté que je n'apportais à la conversation générale—quelle conversation!—aucun élément d'intérêt, on ne s'occupa plus de moi.

On passa dans la salle à manger. Placé entre deux vieilles dames aimables et bavardes, je ne soufflai mot. J'étais au supplice. Et c'est alors, après le potage, qu'ayant porté mes yeux par hasard du côté du maître de la maison, j'aperçus, planté derrière lui, rigide et austère, impeccable dans sa tenue de larbin, mon compagnon de voyage, le charitable et obligeant monsieur qui m'avait recueilli sur la route.

Nos regards se rencontrèrent. Il sourit discrètement. Moi, je me sentis rougir. J'étais profondément et bêtement humilié. Etroitesse d'esprit! Ce grand et beau garçon au visage ouvert ne valait-il pas le pitoyable personnage dont il avait tenu le rôle?

Après le repas je profitai des allées et venues pour m'esquiver.

La femme de chambre, qui m'aidait à mettre mon pardessus, me dit à l'oreille:

—Demain Hippolyte et moi, nous ferons une promenade en automobile, pendant que les maîtres seront aux thermes. Si le cœur en dit à Monsieur....

Je me retournai. C'était ma compagne de voyage, celle dont l'âme avait vibré à l'unisson de la mienne, la grande dame dont je me réjouissais d'exposer le portrait au prochain Salon.

Furieux, je lui arrachai ma canne des mains et m'enfuis.

UN SOLO DE TRIANGLE

Ce fut, dès le jour où je naquis, l'idée fixe de mon pauvre père, de faire de moi un grand artiste. Il n'hésitait que sur le choix de l'art où je devais m'illustrer. Serais-je un peintre, un sculpteur ou un musicien? Mon père, au fond du cœur, penchait pour la musique.

Il se sentait un faible pour Dalayrac et Nicolo. Il avait, en son enfance, reçu quelques leçons de chant dans une des maîtrises de Lyon; son éducation musicale se trouva interrompue lorsqu'il lui fallut entrer en apprentissage; il était le onzième enfant d'une famille de canuts lyonnais. Ce n'était pas le tout de chanter, il fallait vivre, et on l'avait mis de bonne heure au métier.

Il avait, toute sa vie, conservé le goût de la musique, sans avoir jamais eu le temps de l'apprendre.....

J'avais la voix juste: c'était déjà quelque chose. Il s'agissait de me trouver un maître, de développer chez moi les heureuses dispositions que mon père se plaisait à y supposer. Mon père était maître de pension à Dourdan. Dourdan est une agréable petite ville, qui n'est guère qu'à quarante-six kilomètres de Paris. C'était, en ce temps-là, je ne dirai pas un pays sauvage, mais un pays perdu. Il n'y avait de voiture, pour aller à Paris, que de deux jours l'un: une vieille diligence, peinte en jaune, qui abattait ses douze lieues en six heures et débarquait son monde rue Coq-Héron. Vous pensez si, dans cette contrée hyperboréenne, on trouvait aisément des professeurs de musique. Mon père m'eût bien donné les premières leçons car il lisait, à peu près, en clé de "sol" et en clé de "fa." Mais il était terriblement occupé et n'avait le loisir de songer à nos études que le soir, après tous ses élèves couchés et endormis.

Il me remit donc aux mains de M. Ducroq.

M. Ducroq était un de ces vieux musiciens qui aiment leur art avec passion sans en avoir jamais rien obtenu, ni fortune, ni gloire. Ces gens-là naissent dans la peau d'un futur grand homme et meurent dans celle d'un pauvre diable, épuisés et finis.

Il jouait de tous les instruments connus: depuis le trombone et la contrebasse jusqu'à la clarinette et au chapeau chinois. Il apportait des coffres pleins de musique qui avait été jouée un peu partout sans que son nom eût percé nulle part. Enfin, il était venu, las, vieilli, désabusé, prendre avec une très petite aisance ses quartiers de vieillesse dans une très petite ville, bien résolu à ne plus jamais s'occuper d'un art où il n'avait trouvé que déceptions.

Serment d'ivrogne: qui a bu boira. Trois mois après son arrivée, Dourdan était en révolution. Il sembla que la ville fût tout entière piquée de la tarentule de la musique. Il n'y eut pas un bourgeois se respectant un peu qui n'apprît à jouer de quelque instrument: l'un raclait du boyau, l'autre soufflait dans du bois ou du cuivre; c'était un délire. En moins d'un an, le père Ducroq organisa un orchestre militaire, puis une Société philharmonique où l'on écorchait, sous sa direction, tantôt des ouvertures d'opéra, et, d'autres fois, des morceaux symphoniques avec chœur.

Mon père entra dans le corps des basses-tailles, et il me présenta au maître, le priant de s'occuper de moi.

Mais le grand homme avait tant d'affaires en tête qu'il ne pouvait donner de leçons particulières. Il me colloqua dans les soprani, et, sur la parole de mon père qui lui vanta mes aptitudes, il me nomma chef d'attaque.

Un simple triangle n'a pas grande responsabilité. Je marchais derrière la grosse caisse, à côté du chapeau chinois. Quand je voyais l'un lever le bras et l'autre agiter ses sonnettes, je tapais sur mon instrument, et je n'aurais jamais mérité que des éloges pour mon assiduité à faire mon petit bruit, si le destin ne se fût avisé d'inspirer, à un dilettante dourdanais, l'idée de célébrer la Sainte-Cécile.

Il fut convenu qu'on exécuterait une messe en musique, de la composition de notre chef d'orchestre. Le plus beau morceau, le plus bruyant tout au moins, était le "Domine salvum," et le plus bel endroit de ce plus beau morceau, l'endroit capital—préparez-vous à recevoir un coup!—c'était un solo de triangle! Tandis que les basses et les ophicléides imitaient le sourd murmure d'une foule qui prie, pardessus ce pieux bourdonnement, tout à coup, se détachait une voix grêle et joyeuse, une petite voix de clochette qui semblait porter au ciel, sur une mesure à deux temps, les vœux et les prières des fidèles. C'était la voix de mon triangle. Mon père tressaillit de joie en apprenant que j'allais, enfin, débuter et jouer un rôle digne de moi. Tous les soirs, il me prenait entre ses jambes et me faisait sur un vieil air, que je me rappellerai toute ma vie, répéter mon solo. C'était un mouvement de valse, et il avait pris, dans la "Clé du Caveau," un antique couplet de vaudeville qu'il me chantait, tandis que je devais battre la mesure sur mon triangle:

Un Français, un jeune officier
Perce les rangs, s'élance,
Sur sa poitrine on voit briller
La croix d'honneur de France!
"Battons, dit-il les ennemis,
Et déjeunons leurs trames:
Mais épargnons, ô mes amis,
Les enfants et les femmes!"

Il s'aperçut alors, non sans dépit, que la mesure à deux temps avait, pour moi, cette ressemblance avec les autres mesures: c'est que je ne pourrais jamais l'attraper. Il lui en coûtait, pourtant, de renoncer à ses illusions, et il mit tant de patience à m'apprendre ma leçon que je la possédais parfaitement, j'ose le dire, quand arriva le grand jour.

Mais un artiste, le soir de son début, n'est jamais en possession de tous ses moyens. Je sentais vivement la terrible responsabilité qui pesait sur moi et je serrais mon instrument d'une main frémissante. Je tenais mes yeux fixés sur le chef d'orchestre et j'attendais le signal avec une émotion que comprendront sans peine tous ceux qui ont eu l'honneur de jouer un solo de triangle.

Enfin le moment vint; je vis s'abaisser le redoutable petit bâton: il me passa un frisson dans le dos, j'eus comme un éblouissement, je perdis la tête et je me mis à taper impétueusement à tort et à travers, avec un affreux mélange de toutes les mesures. Le père Ducroq me lança un regard si furieux que je m'arrêtai net au milieu du solo, et les prières des fidèles montèrent au ciel comme elles purent.

Il me redemanda le soir même, ce triangle qu'il m'avait confié et dont je m'étais montré si indigne. Je le lui rendis bien penaud, et il me dit en le reprenant:

—Si jamais tu deviens musicien, toi, il fera chaud!

Commandements à Méditer.

I.—Ne renvoyez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

II.—N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.

III.—Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.

IV.—N'achetez jamais l'inutile sous prétexte que c'est bon marché.

V.—La vanité et l'orgueil coûtent plus que la faim et la soif.

VI.—Ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

VII.—Rien n'est fatigant si c'est fait de bon cœur.

VIII.—Que de chagrins nous ont donnés des malheurs que notre imagination nous faisait craindre et qui ne sont jamais arrivés.

IX.—Prenez toujours les choses par le bon bout.

X.—Si vous êtes mécontent, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes en colère.

FANTAISIE

A UNE JEUNE FILLE.

Vois, le printemps vient de laisser fleurir son premier sourire ... et de partout mille et mille jolis sourires lui ont répondu.

..N'aurais-tu pas, comme la violette sauvage ressenti sa tiédeur bienfaisante, ô douce jeune fille qui gardes, dans la solitude, au fond de tes grands yeux, une ombre de mélancolie?.... Ecoute, les gentilles fauvettes lancent du haut des buissons vêtus de blanc les premières notes de leur fanfare victorieuse. Et tout prend une voix dans la nature.

..De ton cœur aussi ne monte-t-il pas une chanson très tendre, mystérieuse, divine, ô blanche jeune fille aux fraîches boucles de rêve?.... Oui sans doute, tes lèvres, tes jolies lèvres, parfumées comme une rose de printemps ont déjà épelé cette chanson d'amour en s'offrant pour les premiers baisers.... Mais pourquoi donc aujourd'hui sur ton visage cette pâleur soudaine, pourquoi ce voile sur l'azur de tes yeux?

Parle, ô jeune fille! N'est-ce pas la fleur d'un jour que l'on aime jalousement, la fleur sensitive, à cette heure merveilleuse épanouie? N'est-tu plus ici-bas un sourire.... toujours? Tu as vingt ans. Oh! laisse-les chanter! .... Laisse descendre la nuit sur les épaules courbées des vieillards. Laisse s'évanouir un à un à tout jamais leurs suprêmes espoirs. Eux aussi connurent les heures fugitives de leurs somptueux printemps. Regarde, par moments, une petite flamme brille encore au plus profond de leurs yeux à demi éteints. C'est l'éclair du souvenir, comme le souvenir du passé.....

..Relève ton front, jeune fille, ne fais plus la moue à l'aurore! Aurais-tu peut-être souffert des flèches qu'un Amour méchant t'a décochées? Ton cœur, dans sa naïveté touchante, aurait-il répondu à ses promesses fallacieuses? Et tes yeux porteraient-ils encore le reflet d'une torture intime, trop poignante parce qu'elle n'est pas partagée?.... Oh! alors, oublie ta douleur, exquise jeune fille, et redis-toi bien qu'avant de s'évanouir la rose doit souffrir beaucoup des vilaines surprises d'Avril.

Sourire, même à travers les larmes, sourire malgré tout et toujours, n'est-ce pas ta mission, ô jeune fille à l'âme sensible?

Va, conserve-la fidèlement; et si, d'aventure, tu sens la mélancolie envahir à nouveau ta paupière timide, vite, repense au conseil du poète, et

"Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité."

Commentaires

J'avais perdu depuis quelques mois, par la mort, l'objet de l'enthousiasme et de l'amour de ma jeunesse. J'étais venu m'ensevelir dans la solitude chez un de mes oncles, au château d'Urcy, dans les montagnes les plus boisées et les plus sauvages de la haute Bourgogne. J'écrivis ces strophes dans les bois qui entourent ce château, semblable à une vaste et magnifique abbaye. Mon oncle, homme excellent, retiré du monde depuis la Révolution, vivait en solitaire dans cette demeure. Il s'était consacré à l'agriculture. Il cultivait ses vastes champs, soignait ses forêts, élevait ses troupeaux. Il m'aimait comme un père. Il me donnait asile toutes les fois que les pénuries ou les lassitudes de la jeunesse me saisissaient. Sa maison était mon port de refuge: j'y passais des saisons entières, tête à tête avec lui. Sa bibliothèque savante et littéraire me nourrissait l'esprit; ses bois couvraient mes rêveries, mes tristesses, mes contemplations errantes; sa gaieté tendre, sereine et douce me consolait de mes peines de cœur. Il planait philosophiquement sur toutes choses, comme s'il n'eût plus appartenu à la vie que par le regard. En mourant, il me légua son château et ses bois. Ils ont passé en d'autres mains. Mes souvenirs les habitent souvent, et cherchent sa tombe pour y couvrir sa mémoire de mes bénédictions.

A. DE LAMARTINE.

A l'arsenal de Vallejo.

Vallejo, Cal., 5 septembre—Les officiers de la station navale de Vallejo ont reçu aujourd'hui du département de la marine l'ordre de changer le nom du moniteur "Wyoming" et de lui donner celui de "Cheyenne".

Ce moniteur qui est à l'heure présente en réparation sera mis en armement le 1er octobre. Un des nouveaux cuirassés en construction dans les chantiers de l'Est portera le nom de "Wyoming", ce qui a nécessité ce changement.